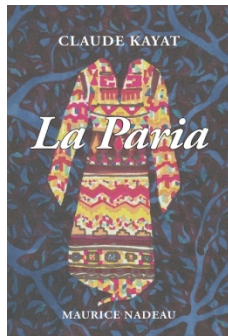




### « Les « histoires d’amour » finissent-elles mal en général ? »



Par Lucien Samir Oulahbib<sup>1</sup>

Cette sentence provenant de cette [chanson célèbre des Rita Mitsouko](#) semble hélas « bien » revêtir cette « Paria » telle une épitaphe pour amours maudits dont nous parle si méticuleusement Claude Kayat avec cette précision pointue qui n’aurait sans doute pas déplu à Ismaël Kadaré ou à Guy de Maupassant tant se démêlent sous son microscope acéré les fils croisés de l’amour impossible et du désir impérieux allant comme « un cheval fou » semblable à un appel du Destin mais au sacrifice paradoxal : lorsque la mise à mort *libère* aussi une énergie telle qu’une nouvelle dimension, un vortex, surgit, permettant aux générations futures d’espérer vivre dans un autre monde.

Du moins le croient-elles au départ avant que « les premiers de cordée » ne succombent sous la charge, envieux jalouxés par les spectateurs masqués.

Car cette histoire *possède* ce scénario universel qui émeut toujours un peu plus lorsqu’elle illustre, dans son particularisme, celui de ce permanent *manque* de paix entre juifs et arabes et héros de ce roman tragique, le fait que les traditions lorsqu’elles sont perçues sous l’angle de la conservation négative fragilisent bien plus qu’elles ne protègent y compris du point de vue du « groupe » censé en bénéficier bien plus que « l’individu ».

Lorsque Yoram et Fatima tombent follement amoureux jusqu’à ne plus faire qu’un avant même de s’être touché il est devenu à

<sup>1</sup> Laboratoire du CLESID (Lyon3).

nouveau aujourd'hui de bon ton de les condamner puisqu'ils « trahissent » leur groupe, qu'ils leur faudrait faire des « sacrifices », Fatima se donner à son cousin qui la convoite uniquement comme chose et qui ôte la vie à Yoram tout en éborgnant Fatima parce que celle-ci doit épouser seulement un Arabe et celui-là uniquement épouser une juive, une Ashkénaze de préférence aimant plutôt Beethoven Ou Rachmaninov qu'Enrico Macias. Mais lorsque Fatima à la suite du meurtre et ayant informé qu'elle était enceinte de Yoram se réfugie chez les parents de celui-ci ne voilà-t-il qu'ils sont très mal vus par les Sépharades du quartier. Comme quoi...

Le sacrifice de ce couple maudit alors qu'ils étaient si jeunes insouciants, *songe d'une nuit d'été*, montre bien que non seulement leur abstinence n'aurait guère renforcé leur groupe respectif, mais plutôt créé deux aigri supplémentaires faisant les beaux jours de la médecine allopathique et « psy », ce qui fragilise tout le monde, individus et groupes. Tout en solidifiant par ailleurs ce qui divise, sépare, tous ces *apriori* imbus d'eux-mêmes refusant de se justifier parce qu'ils sont *là* depuis des millénaires, interdisant d'élaborer de nouvelles argumentations de nouvelles attitudes permettant à tout un chacun de (se) développer qualitativement (dans) le groupe ; et non pas seulement le renforcer numériquement se dupliquant fourni par d'autres alors qu'il s'agit non pas de se « distinguer » en soi mais pour soi groupe compris au sens d'apporter de nouvelles habitudes permettant de consolider l'acquis en le faisant *fructifier*. Et non pas, certes, de le détruire, comme le pensent les postmodernes qui, au fond, sont les plus solides alliés des antimodernes.

Claude Kayat rend particulièrement efficacement toute cette complexité là par une peinture alerte à la fois fauviste et impressionniste ou comment *impulser* du tonus au moindre détail, tout étant toujours à deux doigts d'exploser sous un soleil insistant là-bas en Israël, oscillant en permanence entre la routine la plus absolue des faits et gestes façonnés par les millénaires, et ce désir d'en changer les termes, pour le bien de tous, au-delà des questions de territoires et de ses populations é/mouvantes. C'est ce vœu, pieu, qui s'avère être la véritable « paria » de l'Histoire...

\*

\* \*